

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DES ETUDIANS.

Feuilleton des Annoncés.

SAMEDI, 13 FEVRIER 1841.

CONDITIONS.—Le prix de l'abonnement à l'année, est de SEPT CHELINS et DEMI (frais de port non inclus), payables 7/12 au bout de chaque mois. Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissemens de cette ville.

ANNONCES.

LIVRES, PAPETERIES, &c.

A VENDRE au magasin de cette imprimerie: livres et autres effets suivans:—

Histoire du Canada, 1 & 2 }
do do 3^e }
do do 4^e }
do de France,
do Romaine,
do Ancienne,
do Sainte,

Cours d'Education,
Grammaire de Lhomond,
Instructions Jeunes Gens,
Cantiques des Missions,
Cantiques de Marseilles,
Testament double,

do simple, nouveau,
do do ancien,
Journée du Chrétien, dorée,
do do non dorée,
Semaine Sainte,
Livre de Vie,
Pensez-y-bien,
Neuvaine de St. Frs. Xav.

Tableau de la Messe,
Livre des enfans,
Paroissien,
Visites au St. Sacrement,
Alphabet double,
do do latin,
Grand Catechisme, Petit do,
Modern Geography,
Pinnock's History of Engl.
Carpenter's Spellings,
Table Books,
Picture Books,
Murray's First Book,
Perrin's Vocabulary,
Murray's Grammar,
do's Spellings,
Mavor's do,
Infants' Primer, &c.
Path to Paradise,
Poor man's Manual,
Johnson's Dictionary,
Common Prayer,

Papier à lettre, foolscap,
pott, plumes, encre noire et
rouge, canifs, crayons, livres
de compte, ardoises, cire à
cacheter, oublies, BLANCS
d'Avocats, Ecriteaux, &c.

Québec: 16 Janvier, 1841.

JOURNAL DES ÉTUDIANS.

PRIX :

(PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.)

QUATRE SOUS.

1^{re}. ANNÉE.]

Samedi, 13 Février 1841.

[No. 10.]

SOMMAIRE.—Poésie : *Le Retour de l'Empereur.*—*l'Apprenti.*—*Projets de Napoléon pour l'Encouragement des beaux arts.*—*Un Palais de Christal.*—*Char funèbre d'Alexandre-le-Grand.*—*Faits divers.*

POÉSIE.

LE RETOUR DE L'EMPEREUR.

I

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Trainé par huit chevaux sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur !

Par cette même porte, où Dieu vous accompagne,
Sire, vous reviendrez sur un sublime char,
Clorieux, couronné, saint comme Charlemagne
Et grand comme César !

Sur votre sceptre d'or, qu'aucun vainqueur ne foule,
On verra resplendir votre aigle au bec vermeil,
Et sur votre manteau vos abeilles en foule
Frisonner au soleil !

Paris sur ses cent tours allumera des phares ;
Paris fera parler toutes ses grandes voix ;
Les cloches, les tambours, les clairons, les fanfares
Chanteront à la fois !

Joyeux comme l'enfant quand l'aube recommence,
Ému comme le prêtre au seuil du lieu sacré,
Sire ! on verra vers vous venir un peuple immense,
Tremblant, pâle, effaré ;

Peuple qui sous vos pieds mettrait les lois de Sparte,
Qu'ombrasse votre esprit, qu'univire votre nom,
Et qui flotte, ébloui, du jeune Bonaparte
Au vieux Napoléon !

Une nouvelle armée, ardente d'espérance,
Dont les exploits déjà s'écrouleront la terreur,
Autour de votre char criera : Vive la France !
Et vive l'empereur !

En vous voyant passer, ô chef du grand empire !
Le peuple et les soldats tomberont à genoux ;
Mais vous ne pourrez pas vous pencher pour leur dire :
— Je suis content de vous !

Une acclamation douce, tendre et hautaine,
Chant des cœurs ! cri d'amour où l'extase se joint !
Remplira la cité ; mais, ô mon capitaine !
Vous ne l'entendrez point !

De sombres grenadiers, vétérans qu'on admire,
Muets, de vos chevaux viendront baiser les pas ;
Ce spectacle sera touchant et beau ; mais, sire,
Vous ne le verrez pas !

Car, ô géant ! couché dans une ombre profonde,
Pendant qu' autour de vous, comme autour d'un ami,
S'éveilleront Paris, et la France, et le monde,
Vous serez endormi !

Vous serez endormi, figure auguste et fière,
De ce morne sommeil, plein de rêves pesans,
Dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
Dort depuis six cents ans !

L'épée au flanc, l'œil clos, la main encore émue
Par le dernier baiser de Bertrand éperdu,
Dans un lit où jamais le dormeur ne remue,
Vous serez étendu !

Pareil à ces soldats qui, devant cent murailles,
Avaient suivi vos pas, vainqueurs, toujours debout,
Et qui, touchés un soir par le vent des batailles,
Se couchaient tout à coup !

Leur attitude grave, altière, armée encore,
Ressemblait au sommeil et non point au trépas ;
Mais la Diane, hélas ! cette voix de l'aurore,
Ne les réveillait pas !

Si bien que, vous voyant glacé dans son délire,
Et tel qu'un dieu muet qui se laisse adorer,
Ce peuple, ivre d'amour, vint pour vous sourire,
Ne pourra que pleurer !

Sire ! en ce moment-là, vous aurez pour royaume
Tous les fronts, tous les cœurs qui battent sous le ciel ;
Les nations feront assésir votre fantôme
Au trône universel !

Les poètes divins, élite agenouillée,
Vous proclameront grand, vénérable, immortel,
Et de votre mémoire, injustement souillée,
Redoreront l'autel.

Les nuages auront passé dans votre gloire ;
Rien ne troublera plus son rayonnement pur ;
Elle se posera sur toute notre histoire
Comme un dôme d'azur !

Vous serez pour tout homme une âme grande et bonne,
Pour la France un proscrit magnanime et serin,
Sire ! et pour l'étranger, sur la haute colonne,
Un colosse d'airain !

Vous cependant, — tandis qu'une pompe sacrée
Mènera par la ville un cortège inoui,
Et que tous croiront voir revivre à votre entrée
Un monde évanoui ;

Tandis qu'on entendra, près du dôme où des ombres
Gardent tous les grands noms dont Paris se souvient,
Rugir les vieux canons comme des dogues sombres
Quand le maître revient ;

Tandis que votre nom, devant qui tout s'efface,
Montera vers les cieux, puissant, illustre et beau, —
Vous sentirez ronger, dans l'ombre, votre face
Par le ver du tombeau !

Sombres événements ! hérauts aux noirs messages !
Masques dont le Seigneur connaît seul les visages !
Que vous parlez parfois un langage effrayant !
Oh ! n'arrachez vous pas au livre de Dieu même
Ces feuillets ténébreux, pleins d'un vague anathème,
Que vous nous jetez en fuyant !

Rien n'est complet ; à tout il manque quelque chose.
L'homme a le pilori, l'ombre à l'apothéose.
Ces héros sont trop grands ! un même sort les suit.
Hélas ! tous les Césars et tous les Charlemagnes
Ont deux versans, ainsi que les hautes montagnes :
D'un côté le soleil, et de l'autre la nuit !

Et quel temps fut jamais plus grave et plus sévère !
Le Christ déraciné tremble sur le Calvaire.
Vieux trônes, chefs d'hier, tous tombent à la fois.
Oh ! que d'écroutemens ! quelles chutes soudaines
Des rois sous le fardeau du sort ! des lois humaines
Sous le poids des divines lois !

II.

Sainte-Hélène ! — leçon ! chute ! exemple ! agonie !
L'Angleterre, à la haine épuisant son génie,
Se mit à dévorer ce grand homme en plein jour ;
Et l'univers revit ce spectacle homérique :
La chaîne, le rocher brûlé du ciel d'Afrique,
Et le Titan — et le vautour !

Cependant ces tourmens, cette auguste infortune,
Cette rage punique, implacable rancune,
Faisant saigner d'en bas le grand crucifié,
Ces affronts, qui tombaient sur toute âme hautaine,
Comme un vase profond où coule une fontaine,
Emplissaient lentement le monde de pitié.

Pitié des nobles cœurs ! cri de toute la terre !
Qui t'irritait dans l'ombre, ô geôlier d'Angleterre !
Car l'admiration, de son feu souverain,
Endurcit l'homme vil, amoût la grande âme.
Hélas ! où pleure un brave, un lâche rit. La flamme
Sèche la fange et fond l'airain !

Lui, pourtant, restait fier comme un roi chez un hôte.
On l'entendait parler dans son île à voix haute.
Il rêvait ; il dictait d'illustres testamens ;
Il repoussait l'oubli dont l'exile s'enveloppe ;
Et, quand son œil parfois se tournait vers l'Europe,
Il en venait encor de grands rayonnemens.

Un jour, — Lanne assoupi tressaillit sous son dôme,
Les quatre aigles pensifs de la place Vendôme
Frémirent en voyant passer un noir corbeau.
On regarda ; la nuit était sur Saint-Hélène.
Le guchetier anglais, sous son impure halcine,
Avait éteint le grand flambeau !

Vingt ans il a dormi dans cette île lointaine !
Dans les monts, près d'un saule, au bord d'une fontaine,
Sans affront, sans honneur ;
Vingt ans il a dormi sous une dalle obscure,
Seul avec l'Océan, seul avec la nature,
Seul avec vous, Seigneur !

III.

Jadis, quand vous vouliez conquérir une ville,
Ratisbonne ou Madrid, Ver-sovie ou Séville,
Vienne l'austère, ou Naples au soliel radieux,
Vous fronciez le sourcil, ô figure idéale !
Alors tout était dit. La garde impériale
Faisait trois pas,..... comme les dieux !

Vos batailles, ô roi, comme des mains fatales,
L'une après l'autre ont pris toutes les capitales ;
Il suffit d'Iéna pour entrer à Berlin ;
D'Arcole pour entrer à Mantoue, ô grand homme !
Lodi même à Milan, Marengo même à Rome,
La Moskova même, au Kremlin !

Paris coûte plus cher ! C'est la cité sacrée !
C'est la conquête ardue, âpre, démesurée !
Le but éblouissant des suprêmes efforts !

Pour entrer dans Paris, la ville de mémoire,
Sire ! il faut revenir de la sombre victoire
Qu'on remporte au pays des morts !

Il faut avoir forcé toute haine à se taire,
Rallié tout grand cœur et tout grand caractère,
S'être fait de l'Europe et l'âme et le milieu,
Et, debout dans la gloire ainsi que dans un temple,
Être pour l'univers, qui de loin vous contemple,
Plus qu'un fantôme et presque un dieu !

Il faut, soleil du siècle, en éclipser les astres ;
Il faut, héros accru même par les désastres,
Dépasser Lafayette, effacer Mirabeau,
Sortir du fond des mers où l'autre ciel commence,
Et mêler la grandeur de l'Océan immense
À la majesté du tombeau !

IV.

Oh ! t'abaisser n'est pas facile,
France ! sommet des nations !
Toi que l'Idée a pour asile !
Mère des révolutions !
Aux choses dont tu fais le moule
Tout l'univers travaille en foule ;
Ta chaleur dans ses veines coule ;
Il t'obéit avec orgueil ;
Il marche, il forge, il tente, il fonde,
Toi, tu penses, grave et féconde....—
La France est la tête du monde,
Cyclope dont Paris est l'œil !

Te détruire ? — audace insensée !
Crime ! folie ! impiété !
Ce serait ôter la pensée
À la future humanité !
Ce serait aveugler les races !
Car, dans le chemin que tu traces,
Dans le cercle où tu les embrasses,
Tous les peuples doivent s'unir !
L'esprit des temps à ta voix change !
Tout ce qui naît sous toi se range ! —
Qui donc ferait ce rêve étrange
De décapiter l'avenir ?

Te bâillonner ? — Rois ! Dieu lui-même
Fourra vous le prouver bientôt,
Ce siècle est un profond problème
Dont la France seule a le mot.
Ce siècle est debout sur la rive,
D'une voix terrible ou plaintive,
Questionnant quiconque arrive,
Tribuns, penseurs, — ou rois, hélas !
Il propose à tous, dès l'aurore,
Et, comme le sphinx, il dévore
Celui qui ne le comprend pas.

T'insulter ? — mais, s'il se rencontre
Des rois pour courir ce danger,
Vois donc les choses que Dieu montre,
À ceux qui voudraient l'outrager !
Vois sous l'arche où sont nos histoires,
Wagram les mains de poudre noires,
Ulm, Eylau, Dantzig, cent victoires,
Défiler au bruit du tambour !
Dieu ! quand l'Europe te croit morte
Prend l'empereur et te l'apporte
Et fait repasser sous ta porte
Toute ta gloire en un seul jour !

T'insulter, t'insulter ! ma mère !
Mais n'avons-nous pas tous, ô ciel !
Parmi nos livres, près d'Homère,
Quelque vieux sabre paternel !
Nos pères sont morts, France aimée !
Mais de leur foule ranimée
Peut-être on ferait une armée
Comme on en fait au Panthéon !

Prêts à surgir au bruit des bombes
Prêts à se lever si tu tombes,
Peut-être sont-ils dans leurs tombes,
Entiers comme Napoléon.

Toi, Héros de ces funérailles,
Roi, génie, empereur, martyr,
Les temps sont clos ! Dans nos murailles
Rentre pour ne plus en sortir !
Rentre aussi dans ta gloire entière,
Toi, qui mêlais d'une main fière,
Dans l'airain de ton œuvre altière,
Tous les peuples, tous les métaux !
Toi, qui, dans ta force profonde,
Oubliait que la foudre gronde,
Voulais donner ta forme au monde,
Comme Alexandre au mont Athos !

Tu voulais, versant notre sève,
Aux peuples trop lents à mûrir,
Faire conquérir par le glaive
Ce que l'esprit doit conquérir.
Sur Dieu même prenant l'avance,
Tu prétendais, vaste espérance !
Remplacer Rome par la France,
Régnant du Tage à la Nawa ;
Mais de tels projets Dieu se venge ;
Duel effrayant ! guerre étrange !
Jacob ne luttait qu'avec l'ange,
Tu luttais avec Jéhova !

Nul homme en ta marche hardie
N'a vaincu ton bras calme et fort :
A Moscou, ce fut l'incendie ;
A Waterloo ce fut le sort -
Que t'importe que l'Angleterre
Fasse parler un bloc de pierre
Dans ce coin fameux de la terre
Où Dieu brisa Napoléon,
Et, sans qu'elle même ose y croire,
Fasse attester devant l'histoire
Le mensonge d'une victoire,
Par le fantôme d'un lion.

Oh ! qu'il tremble, au vent qui s'élève,
Sur son piédestal incertain,
Ce lion chancelant qui rêve,
Debout dans le champ du destin !
Nous repasserons dans sa plaine !
Laisse-le donc conter sa haine
Et répandre son ombre vaine
Sur tes braves ensevelis !
— Quelque jour, et je l'attends d'elle,
Ton aigle, à nos drapeaux fidèle,
Le soufflettera d'un coup d'aile
En s'en allant vers Austerlitz.

VICTOR HUGO.

LE VOICI.

Montons sur les hauteurs ; vers la route du Havre,
Épions le navire où git le saint cadavre,
L'impérial martyr sorti de sa prison :
On voit bien qu'il transporte sa cendre exhumée ;
Son allure est funèbre, et sa noire fumée
Comme un crêpe de deuil s'allonge à l'horizon.

Depuis que des planches flottantes
Sillonnet le gouffre salé,
Jamais par de telles attentes
Un vaisseau ne fut appelé ;
Jamais, de retour sur leurs côtes,
Ni les faduleux Argonautes,
Qui rapportèrent la toison,
Ni les Colomb, ni les Pizarre
N'offrirent à la foule vare
Une plus riche cargaison.

Jamais triomphateurs fameux dans les histoires,
Jamais lui même, après ses batailles-victoires,
D'un peuple universel n'obtinrent plus d'accueil.
Depuis que de la mort l'homme est le tributaire,
Jamais, jusqu'à ce jour, les vivans de la terre
N'ont senti plus de joie en voyant un cercueil.

Comme les enfans idolâtres
Par qui Wishnou marche accueilli,
Charment les mille amphithéâtres
De Bénarès et de Delhi,
Tout Paris dans Paris ruisselle,
Paris sur Paris s'amoncelle
Pour voir passer le char du dieu ;
Qui sait si, dans la populace,
Nul ne bondira de sa place
Pour être broyé sous l'essieu ?

Quel imposant amas de lugubres images,
D'attributs, d'écussons taillés par nos hommages !
Que de chiffres brodés ! que d'ornemens soyeux !
Combien sur le velours de larmes symboliques !
Et combien plus encore sur ces grandes reliques
De véritables pleurs tomberont de nos yeux !

Dans le long cortège qu'on forme.
Au législateur conquérant,
Que la toge et que l'uniforme
S'avancent sur le même rang ;
Double puissance protectrice,
Voilà l'Armée et la Justice
Que son ombre protège encor ;
Sur sa noire bière drapée,
Il est beau de voir son épée
Gardant son Code en lettres d'or.

Halte ! que tout s'arrête, et le char et l'escorte.
Tout s'incline devant la triomphale porte ;
D'un sublime frisson chacun se sent saisir :
Hyperbole de l'art, par nos mains achevée,
C'est lui qui la fonda, lui qui l'avait rêvée ;
Accordons-lui le temps de la voir à loisir.

Il veut voir l'arche-d'alliance
Qu'il fit pour son peuple et pour lui ;
Il veut y donner audience
Aux morts qui furent son appui ;
Sur les pages de ces murailles
Il veut lire si des batailles
Où triomphèrent ses canons,
Toutes les dates sont certaines,
Et si de ses grands capitaines,
On a ciselé tous les noms.....

Eh bien ! as-tu passé ta funèbre revue ?
Tes vieux soldats, campés sous la quadruple issue,
Sont-ils bien tous venus répondre à ton appel ?
Es-tu content de nous ? L'œuvre de ton génie
Comme tu l'as conçue est-elle bien finie ?
Avons-nous su donner une sœur à Babel ?

Quand de sa base il voit son faite,
Oh ! que l'homme se sent petit !
Plus elle monte sur sa tête,
Et plus elle s'appesantit.
Non, ce colosse militaire,
Sous qui les peuples de la terre
Poussent tant d'acclamations,
N'est point une porte voûtée ;
C'est une arche de pont jetée
Sur le fleuve des nations.

En avant ! traversez l'immensité de l'arche ;
Peuple, princes, soldats ! reprenez votre marche,
Avec votre empereur qui domine sur tout ;
Sans qu'il heurte du front à la plus haute pierre,
A peine s'il y passe incliné dans sa bière ;
Il eût été trop grand pour y passer debout.

Avant que l'ombre disparue
Descende au caveau qui l'attend,
Promenons-là, de rue en rue,
Dans ce Paris qu'il aima tant.
Mourons lui, du moins, sa Colonne,
Où l'immortalité blasonne.
Tant d'héroïques roturiers,
Où ses quatre aigles, qui respirent,
Un quart de siècle l'attendent
En piétinant sur des lauriers.

Hélas ! il passera sans répondre à ses aigles ;
La marche du cortège a ses lugubres règles ;
Sans dévier d'un pas suivons notre chemin.
Prenons la droite, au bout ; laissons les Tuileries ;
Les morts ne logent pas dans des hôtelleries
Qui, souvent, n'offrent pas l'abri du lendemain.

Mais, entre nos brouillards humides
C'est par trop longtemps l'exposer ;
Sans le dôme des Invalides
Qu'il aille enfin se reposer.
Jusqu'au jour où tous les squelettes,
Au bruit des divines trompettes
Se dresseront sur leur sôant,
Qu'il dorme en paix sous cette voûte ;
C'est un casque bien fait, sans coutte,
Pour cette tête de géant.

BARTHELEMY.

L'APPRENTI.

SUITE.

Un soir d'été, après avoir quitté son atelier, Frédéric, selon son habitude, était allé s'asseoir dans le jardin de la bonne femme Ridler pour y étudier plus en repos, lorsque la nuit le força à fermer son livre. Ses pensées se portèrent alors naturellement sur l'objet qui l'intéressait le plus au monde ; il se demanda pour la centième fois ce que son frère avait pu devenir depuis quinze jours qu'il ne l'avait point revu ; il se rappelait avec douleur les dernières paroles de sa mère : — Restez unis dans cette vie comme vous l'avez été dans mon amour ; — et il se disait que, dans le ciel même, son bonheur ne pourrait être parfait, puisque sa dernière espérance avait été trompée. Au milieu de ce chagrin une consolation lui restait, il pouvait se rendre la justice qu'il n'avait rien négligé pour obéir aux recommandations de la mourante ; non seulement il avait aidé François de ses conseils, mais il n'avait cessé de s'imposer mille privations pour lui. Maintenant, hélas ! il voyait que ses sacrifices étaient inutiles, et qu'il y a des âmes qui échappent à tous les liens. Ces réflexions l'attristaient profondément. Contre son ordinaire il n'attendait point avec impatience qu'Odile Ridler eût allumé sa petite lampe afin de continuer sa lecture, et, dominé par ses inquiétudes, il se promenait dans les étroites allées du jardin.

Tout-à-coup, une voix bien connue qui l'appela d'un ton précautionneux se fit entendre à quelques pas de lui. Frédéric se retourna vivement et

se trouva vis-à-vis de François dont les vêtements en lambeaux, la figure hâve et fatiguée annonçaient assez quelle avoit dû être sa vie depuis sa disparition.

Son frère le regarda quelque temps avec une expression de tristesse et de pitié ; mais, découragé par cette vue et ressentant cette crainte délicate qui vous rend embarrassé devant la faute d'autrui, il ne sentit pas la force de faire une question.

François, que son caractère insouciant mettait à l'abri de ces hontes pudiques, fut le premier à rompre le silence.

— Tu me trouves bien changé, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il d'un ton qui indiquait plutôt l'ennui de s'être mis dans une fausse position que le remords de sa conduite ; mais, dame ! je n'ai pas voyagé au pays de Cognac, depuis que je t'ai quitté ; et je me suis couché plus d'une fois sur ma laim.

— Quelles raisons ont pu te tenir si long-temps éloigné de la maison ? demanda Frédéric avec hésitation.

— La meilleure de toutes, l'ennui de dévider des bobines. Le contre-maître s'est aperçu que je n'avais pas grand penchant pour l'atelier ; il a fait son rapport au chef, qui m'a poliment congédié il y a quinze jours.

— C'était un malheur bien grand, pour nous qui n'avons d'autre ressources que nos bras, mais ce n'était pas une cause suffisante pour disparaître comme tu l'as fait.

— J'avais peur que la bonne femme Ridler, me sachant sans ouvrage, ne voulût pas me recevoir.

— Peut-être ma prière eût-elle consenti à te garder. D'ailleurs, tu sais bien, François, que, malgré tes torts, je n'ai point oublié les dernières paroles de notre mère, qu'aussi long-temps que j'aurai un morceau de pain et un lit tu en auras toujours ta part.

— Oui, mais je m'attendais aussi à avoir ma part de sermons, et je ne les aime guère. Puis, j'étais bien aise de voir un peu de pays. J'ai voulu faire une promenade en Suisse ; on dit que c'est si beau et qu'on y vit pour rien ! c'était tentant, vu ma position. Mais ces montagnards sont des brutes ; quand je leur demandais à manger, ils me répondaient que j'étais en âge de gagner ma vie moi-même !... comme si c'était la peine de quitter son pays pour aller travailler ailleurs.

— Je crois bien, répliqua Frédéric d'un ton sérieux, qu'il n'y a pas de pays où l'on soit dispensé de travailler, et je ne trouve pas que cette nécessité soit un malheur ; mais ce qui en est un véritable, c'est de ne pas vouloir s'y soumettre.

— Elle est amusante, la nécessité ! bon pour toi qui montreras la sagesse au bon Dieu ; quant à moi, j'étais né pour être riche, et l'on aurait dû me faire apprendre cet état-là.

— Ecoute, dit Frédéric, ces choses sont bonnes à dire en plaisantant ; mais, tu le sais bien toi-même, tes plaintes sur ta position ne la changeront pas ; il faut donc l'accepter telle qu'elle est. Ce n'est point au repos que nous devons tendre, nous autres fils d'ouvriers ; notre but doit être de vivre sans avoir besoin de l'aumône du riche ; pour cela nous n'avons de ressources que nos bras. Le faible seul a droit de se plaindre ; car quand on a la force et la santé, le travail est facile.

—Ne t'ai-je pas dit, répliqua François d'un ton de mauvaise humeur; que j'avais été chassé de la fabrique ? à quoi donc me servirait l'amour du travail puisque je n'ai plus d'ouvrage ?

—Il y a à Mulhouse d'autres fabriques que celles où tu travaillais, et avec de la bonne volonté tu trouverais à l'employer ailleurs.

—Oui, que j'aie de porte en porte demander si on a besoin de moi, n'est-ce pas ? c'est glorieux ce métier-là

—Trouves-tu moins humiliant de tendre la main devant la charité du passant ? Mais, puisque ces démarches te coûtent, je t'en épargnerai l'ennui. Demain matin je parlerai à M. Kartmann, et peut-être consentira-t-il à t'admettre dans ses ateliers. Dis-moi, cela te convient-il ?

—Il faut bien que cela me convienne.

Frédéric ne voulut pas prolonger un tête-à-tête pénible, d'ailleurs François avait l'air fatigué, il l'engagea donc à rentrer dans la chambre d'Odile.

Celle-ci témoigna d'une manière fort peu gracieuse au vagabond l'étonnement qu'elle éprouvait de son retour, et l'engagea à chercher un asile ailleurs ; mais Frédéric intercèda pour son frère, et obtint de la bonne femme Ridler la permission de lui faire partager son lit et son souper.

Ainsi, François sentait déjà l'influence de Frédéric s'étendre sur lui comme une protection

La nuit qui suivit le retour du déserteur fut bien différente pour les deux frères ; l'aîné dormit tranquillement, s'inquiétant peu du lendemain, tandis que le sommeil de Frédéric fut troublé par mille inquiètes pensées. Il songeait avec effroi à la manière dont M. Kartmann accueillerait la demande qu'il allait lui faire, de recevoir François dans ses ateliers ; la confiance qu'il avait un moment témoignée à celui-ci disparaissait de plus en plus.

Le lendemain matin il se rendit avec son frère chez son chef. Celui-ci, en voyant l'embarras de l'enfant, comprit qu'il avait quelque demande à lui faire ; il eut pitié de son trouble, et le reçut avec une bienveillance qui le rassura un peu. Frédéric expliqua d'une voix tremblante la cause de sa visite. Il aurait bien voulu cacher la mauvaise conduite de son frère ; mais quand M. Kartmann lui demanda pourquoi il avait quitté l'atelier où il travaillait, il avoua tout, car il ne savait pas mentir.

—Ce sont de tristes antécédents, dit le chef de fabrique en secouant la tête ; cependant, ajoute-t-il, en se tournant vers François, je veux bien vous admettre chez moi ; mais rappelez-vous que je ne vous reçois que par considération pour votre jeune frère, que je vous engage à imiter.

Ce jour-là comme la veille, c'était donc encore sur la recommandation d'un enfant moins âgé que lui qu'on voulait bien l'accueillir. Mais, dans le cœur de François, aucun sentiment de fierté ne se trouvait froissé par ce renversement de rôles ; et quand il se trouva seul dans l'escalier avec Frédéric, il lui dit d'un ton dégagé :

—Diable ! il paraît que tu es un personnage ici ! tu n'as qu'à demander pour obtenir. Dorénavant je saurai à qui m'adresser.

—Je fais mon devoir et l'on m'en sait gré, répondit Frédéric ; voilà tout le secret de mon influence.

Plusieurs mois se passèrent sans apporter aucun changement à la situation des deux frères. L'aîné, comme nous venons de le dire, avait été admis dans la fabrique de M. Kartmann, et, quoiqu'il montrât peu de zèle, il n'avait point encore mérité un renvoi. Quant à Frédéric, les qualités qui l'avaient fait remarquer de son chef prenaient chaque jour plus de développement ; son intelligence, accrue par l'instruction qu'il avait acquise à force de persévérance, le plaçait au-dessus de tous les apprentis de son âge, et l'attention consciencieuse avec laquelle il s'acquittait de l'ouvrage qu'on lui confiait le rendait presque aussi utile qu'un homme. Employé comme *pince-à-levure* dans les immenses ateliers de M. Kartmann, qui comprenaient la fabrication du coton depuis le filage jusqu'à l'impression, il avait souvent admiré les planches gravées, au moyen desquelles des toiles blanches se trouvaient transformées en élégantes indiennes ; cette observation attentive avait fini par devenir pour lui le motif d'un vif désir et d'une vague espérance : être admis dans l'atelier de gravure pour y apprendre à composer ces planches précieuses fut bientôt le rêve de toutes ses heures. Sans se rendre encore bien compte de ses projets, il aimait à songer qu'il pourrait peut-être un jour changer sa position contre celle de graveur, car il avait cette ambition louable qui fait souhaiter à l'enfant de s'élever par son courage et son industrie. Il songea d'abord à obtenir de son chef la permission de détourner quelques heures de son travail pour apprendre l'état qu'il désirait ; mais il s'effraya à l'idée de solliciter une telle faveur ; son expérience l'avait convaincu, d'ailleurs, que tout est possible à une volonté ferme ; il résolut donc de se rendre à l'atelier de gravure pendant l'heure des repas et de s'y exercer en secret. Un jeune apprenti de cet atelier, qu'il avait mis dans sa confiance, lui indiqua les moyens mécaniques de sa profession, et au bout de quelque temps Frédéric était capable de graver passablement un dessin peu compliqué.

Il continua ainsi pendant plusieurs mois à se rendre régulièrement à l'atelier sans que personne se doutât de quelle manière il employait ses récréations. Ses compagnons de travail étaient si peu accoutumés à l'avoir pour compagnon de leurs jeux, qu'aucun d'eux ne songeait à s'enquérir du motif de ses absences ; et est même probable que Frédéric eût atteint son but sans éveiller l'attention de personne si un événement qui se passa vers le milieu de l'hiver de 18... n'eût changé ses projets et donné une nouvelle direction à sa vie.

Un jour que, selon son habitude, il était monté à l'atelier après son dîner et qu'il était déjà à l'ouvrage, il entendit un bruit de pas qui le fit tressaillir ; comme il était là sans autorisation, la crainte d'être surpris l'occupait toujours. Il se jeta précipitamment derrière un meuble qui lui avait déjà servi plusieurs fois dans de semblables occasions. Ce meuble lui cachait entièrement ce qui se passait dans l'appartement ; cependant, au mouvement qui se fit, il présuma que plusieurs personnes y étaient entrées. Il ne songea d'abord qu'à se blottir de façon à n'être pas remarqué ; mais, au bout de quelques minutes, les précautions qu'il entendait prendre et des paroles chuchotées à demi-voix, lui causèrent quelque inquiétude.

—As-tu bien fermé la porte ? disait quelqu'un.

—Regarde dans ce cabinet s'il n'y a personne, reprit une autre voix.

—Pourquoi cette crainte d'être surpris ? se demandait Frédéric avec effroi ; et il n'osait respirer. Quelque chose l'avertissait que ce n'était point un hasard, mais une volonté providentielle qui le rendait témoin de cette scène : jamais il n'avait éprouvé une pareille anxiété.

Quand les nouveaux venus se crurent à l'abri de toute surprise, l'un d'eux prit la parole, et d'une voix basse mais bien articulée, et qui prouvait l'importance qu'il attachait à ses explications, il développa le projet qu'il avait conçu. Ce projet ne consistait en rien moins qu'à forcer, au milieu de la nuit, les fenêtres du comptoir de M. Kartmann et à enlever sa caisse. Frédéric reconnut, dans les explications qui furent données, que ceux qui tramaient ce complot étaient des ouvriers mêmes de la fabrique, et il ne put se défendre d'un léger mouvement d'horreur ; mais songeant combien il lui importait de connaître tous les détails de cette affaire, il se tint plus immobile que jamais.

Les rôles furent distribués.—Un de nous, dit celui qui avait expliqué l'affaire, s'introduira le premier dans le comptoir par le carreau cassé ; voyons, quel est le plus mince ? Je crois que c'est toi, François.

A ce nom Frédéric sentit un horrible frisson parcourir tout son corps. Mais, quand il entendit la voix de son frère répondre aux instructions qu'on lui donnait, il laissa échapper malgré lui un cri de saisissement et de douleur.

Il se fit un silence subit parmi les ouvriers.—D'où vient ce cri ? demanda-t-on.—Il est parti de là même ;—il y a quelqu'un ici.

Les perquisitions ne furent pas longues, et Frédéric se trouva bientôt en présence des conspirateurs. On l'interrogea pour savoir ce qui l'avait porté à se cacher ; il l'expliqua brièvement.

—Tu as entendu tout ce qu'on vient de dire, n'est-ce pas ?

—Il est vrai, répondit Frédéric.

Alors s'éleva entre les ouvriers un débat sur la question de savoir ce que l'on ferait de l'enfant. Il y eut contre lui des imprécations, des menaces, et l'on alla même jusqu'à dire que le plus sûr était de le tuer : mais cette proposition, qui avait pour but d'effrayer Frédéric, le laissa sinon tranquille du moins résolu. Enfin, il fut convenu qu'on l'enfermerait pour s'assurer de son silence jusqu'au lendemain ; la difficulté était de trouver un lieu convenable. Un des ouvriers proposa une mansarde qu'il occupait dans l'établissement ; il fit observer qu'elle était reléguée dans une partie de la maison qui ne servait point à l'exploitation, et n'avait qu'une croisée donnant sur une petite cour où on n'allait jamais. Cette proposition fut acceptée. On monta un escalier désert, on traversa un long corridor étroit, et on poussa Frédéric dans la chambre, en fermant la porte à double tour.

Rien ne peut peindre sa douleur lorsque, abandonné à lui-même, et après avoir fait une inspection rigoureuse de sa prison, il fut assuré qu'il n'y avait bien réellement aucun moyen de fuir, et que ses signes ni ses appels ne pourraient être remarqués.

Il se laissa tomber sur une chaise et resta quelque temps dans un accablement désespéré ; puis, se levant soudain, il se mit à parcourir la chambre tout égaré ; les pensées se succédaient dans son esprit : il eût donné la moitié de sa vie pour pouvoir prévenir M. Kartmann du péril qui le menaçait, et pour détourner François du crime qu'il était prêt à commettre : il voyait son bienfaiteur et son frère sur le point de se perdre l'un par l'autre, et sans pouvoir les avertir ni les sauver.

Plusieurs heures se passèrent, pour lui, dans des alternatives d'abattement et de désespoir. A la fin il fut pris d'une fièvre d'angoisse ; malgré le froid rigoureux de l'hiver il sentait une chaleur brûlante dans tout son corps, et principalement à la tête. Il ouvrit la fenêtre et vint s'y accouder espérant que l'air du dehors le soulagerait. Il resta pendant long-temps dans la même position, regardant vaguement et suivant de l'œil, sans les voir, les nuages qui passaient dans le ciel. Après avoir erré sur tous les objets environnants, ses regards vinrent enfin s'attacher sur un tuyau de cheminée qui se trouvait à une des ailes de la maison ; pendant quelque temps ils suivirent avec une distraction indifférente les tourbillons de fumée qui s'en échappaient. Mais, tout-à-coup, l'enfant tressaillit, il se pencha en avant et regarda avec anxiété : il n'en pouvait douter, cette fumée sortait du cabinet de M. Kartmann.

Il rentra précipitamment dans la chambre qui lui servait de prison, et bénissant l'heureuse habitude qu'il avait contractée, afin de ne pas perdre de temps, de porter toujours sur lui ce qui était nécessaire pour écrire, il se mit à tracer un billet dans lequel il avertissait sommairement M. Kartmann de ce qu'il avait découvert, en lui faisant connaître le lieu où il était renfermé.

Son billet achevé, il se rapprocha de nouveau de la fenêtre. La maison, comme toutes celles qui servent à des exploitations de ce genre, était très élevée. Frédéric en mesura un instant la hauteur, mais sa résolution ne fut point ébranlée par cet examen.

Souvent, dans ses jeux d'enfant, il avait grimpé à des arbres et parcouru des toits ; il était agile, hardi, et d'ailleurs, il y avait nécessité à tout hasarder. Il monta sur le relai de la croisée, descendit avec précautions dans le canal formé par les toits des deux corps de bâtiment qui se touchaient, et suivit sans grand danger ce chemin jusqu'à ce qu'il fût arrivé vis-à-vis la cheminée qu'il voulait atteindre : le plus difficile était de parvenir à celle-ci en gravissant un toit glissant et très incliné ; cependant, l'apprenti y parvint. Voulant d'abord attirer l'attention des personnes qui travaillaient dans le cabinet de M. Kartmann, il jeta à un, dans la cheminée, des débris de chaux durcie : puis, quand il jugea qu'il en était temps, il laissa tomber son billet, qu'il avait lié entre deux tuiles afin de le préserver des flammes, et regagna promptement sa chambre.

Il s'attendait à ce que M. Kartmann viendrait bientôt le délivrer, mais les heures s'écoulèrent sans que personne parût. Déjà toutes les horloges de la ville avaient sonné cinq heures : il était toujours auprès de la porte, l'oreille clouée à la serrure ; et nul pas ne faisait entendre dans le corridor. L'in-

quiétude commença à le saisir. D'où pouvait venir ce retard ? son billet n'avait-il point été lu ? Toutes les angoisses dont il avait été débarrassé pendant quelque temps lui revinrent. Enfin, quand la nuit fut close, il crut distinguer le bruit d'une marche précautionneuse et légère ; une clef tourna doucement dans la serrure... Ce moment fut horrible pour l'enfant, car ce pouvaient être les ouvriers aussi bien qu'un envoyé de M. Kartmann ; cependant la clef fut retirée sans que la porte s'ouvrit, et un second essai aussi infructueux fut fait avec une nouvelle clef : probablement on essayait des passe-partout ; Frédéric se sentit un peu rassuré à cette pensée. Enfin, à force de tentatives, la porte tourna doucement sur ses gonds, et l'enfant reconnut la voix de M. Kartmann qui l'appelait.

— Venez, lui dit celui-ci en lui saisissant la main : et du silence, surtout... il ne fait point que l'on soupçonne votre délivrance... Toutes nos précautions sont prises.

Puis, le conduisant à travers les corridors obscurs, il le mena jusqu'à son cabinet.

La suite à la prochaine livraison.



PROJETS DE NAPOLEON

POUR L'ENCOURAGEMENT DES BEAUX ARTS.

Les arcs de triomphe seraient un ouvrage futile et qui n'aurait aucune espèce de résultats, que je n'aurais pas fait faire, si je n'avais pensé que c'était un moyen d'encourager l'architecture. Je veux, avec les arcs de triomphe, nourrir pendant dix ans la sculpture de France ; 200 000 francs par an. M. Denon me présentera un plan. Le ministre de l'intérieur fait faire un autre arc de triomphe à l'Etoile : il faut bien s'entendre pour la description de tous les dessins. Il faut que l'un soit l'arc de Marengo et l'autre l'arc d'Austerlitz. J'en ferai faire un autre dans une situation quelconque de Paris, qui sera l'arc de Paix, et un quatrième qui sera l'arc de la religion. Avec ces quatre arcs, je prétends alimenter la sculpture de France pendant vingt ans. Il est cependant bon que M. Daru connaisse l'existence des quatre arcs, pour ne pas mettre à l'un ce qui convient à l'autre. Je prie M. Daru de me faire connaître où en est la statue de Charlemagne ; de s'entendre avec M. Cretet au sujet des deux fontaines qui doivent être élevées, l'une sur la place de la Révolution, l'autre sur les terrains de la Bastille : elle sont monumentales ; il y faut des statues et des bas-reliefs. Ces sujets peuvent être pris d'abord dans l'histoire de l'empereur, ensuite dans l'histoire de la révolution et dans l'histoire de France. Guillaume-le-Conquerant, du Guesclin, peuvent être honorés dans ces monuments. Il faut en vue générale, ne pas perdre une circonstance d'humilier les Russes et les Anglais.

UN PALAIS DE CRISTAL.

Dans un des châteaux du roi de Siam, il y a un pavillon d'été qui semble l'œuvre de la magie. Il est tout entier de cristal ; sa longueur est de 28 pieds, et sa largeur de 17. Les murailles, les plafonds, les tables, les sièges, les vases sont en cristal. Le ciment qui unit les différentes parties de l'édifice est lui-même transparent. Une seule porte donne accès dans ce pavillon ; quand elle est fermée et enduite extérieurement du ciment vitreux, ni l'air ni l'eau ne peuvent pénétrer à l'intérieur. Une fenêtre ronde est ouverte au milieu du dôme.

Or, ce pavillon est construit au fond d'un vaste bassin pavé et orné de marbres de différentes couleurs ; on peut remplir d'eau ce bassin en moins d'un quart d'heure, et le mettre à sec en aussi peu de temps.

Quand les chaleurs de l'été, deviennent tout-à-fait insupportables, le roi va souvent se renfermer, avec une partie de sa cour, dans ce pavillon. On remplit d'eau le bassin qui monte rapidement, entoure les murailles, et ne s'arrête qu'au dôme, à quelques pouces au-dessous de l'ouverture qui le termine.

Il est aisé d'imaginer de quelle délicieuse fraîcheur on doit jouir dans cette humide et profonde retraite, tandis que le soleil dévore les campagnes et échauffe de ses rayons la surface des fleuves et des fontaines.

Cette description est donnée sur l'autorité de plusieurs écrivains, et particulièrement sur celle de Furetière.



CHAR FUNEBRE D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

Les cérémonies funèbres chez les Grecs et les Romains étaient célébrées avec une grande magnificence. Parmi les voitures qui accompagnaient les convois, et dont la forme variait à l'infini, le char funèbre se distinguait surtout par sa construction particulière et ses décorations. Dès ce temps la couleur noire était la couleur du deuil, et l'argent était employé pour les broderies, les garnitures des tentures noires et les autres ornements, soit des voitures, soit des chevaux.

Diodore de Sicile, dans le livre XVIII de son Histoire universelle, donne la description détaillée du magnifique char funèbre d'Alexandre-le-Grand, le plus beau et le plus riche dont parle l'histoire, et dont Athénée, dans son livre des *Diphnosophistes*, a dit : " Hiéronymus s'est acquis une juste célébrité par la construction de son *harmamaza*, qui a porté le corps d'Alexandre." *Harmamaza* est le nom que les Grecs donnaient à un char de cérémonie à quatre roues : le traducteur latin a rendu ce mot par celui de *pilentum*, qui était un char avec un toit voûté et reposant sur des piliers.

C'est en l'année 324 avant l'ère chrétienne qu'Aridée, chargé de transporter le corps d'Alexandre de Babylone au temple de Jupiter Ammon, accomplit ce triste et pieux devoir.

On avait fait sur la mesure du corps un cercueil d'or pur qui fut rempli d'arômes précieux. Au-dessus du cercueil était posé un dais d'or, auquel étaient attachés des rideaux de pourpre tressés d'or assez amples pour envelopper le cercueil, et la long desquels pendaient les armes dont

Alexandre s'était servi dans ses dernières batailles. Ce catafalque reposait sur un char fait en forme de temple, qui, large de huit coudées sur douze de hauteur, était entièrement garni de pierres précieuses. Sous la voûte même de ce petit temple s'élevait un trône d'or, orné de têtes d'animaux fantastiques qui tenaient du cerf et du bouc, portant dans leur gueule des anneaux d'or auxquels appendaient des trophées d'armes. Tout autour régnait un cordon de grosses sonnettes, destinées à annoncer de loin l'arrivée du convoi. A chacun des quatre angles, une figure de la victoire en or tenait un trophée à la main. Le peristyle d'or, avec ses colonnes d'ordre ionique, était décoré à l'intérieur d'une étoffe d'or d'un doigt d'épaisseur. Au-dessus de la voûte du temple était posé un tapis, immense tissu d'or, et qui portait une couronne d'olivier également en or.

Le train du char avait deux timons et quatre roues tournées à la façon des Perses, dont les moyeux et les rayons étaient dorés. L'extrémité des essieux des roues était d'or, et représentait une tête de lion portant à sa gueule un fer de lance. Le char était traîné par soixante-quatre mulets, égaux en taille et en force. Chacun d'eux avait sur la tête une couronne dorée, à la mâchoir une sonnette d'or, et au cou un collier chargé de différentes pierres précieuses.

Ce char magnifique attira un nombre prodigieux de spectateurs à son départ et tout le long de la route. Il était précédé et suivi, outre les gens de guerre, d'un grand nombre d'ouvriers, soit pour réparer les accidents qui pourraient lui arriver, soit pour applanir les chemins.

Aridée, qui avait employé près de deux ans aux préparatifs de cette pompe funèbre, la conduisit depuis Babylone jusqu'en Egypte. Ptolémée vint à sa rencontre en Syrie, et s'étant chargé de son escorte, il jugea à propos de transporter le corps d'Alexandre, non au temple de Jupiter Ammon, sa destination première, mais dans la ville d'Alexandrie, bâtie par le feu roi lui-même, et dont il avait fait, dès sa fondation, une des plus belles villes du monde. Ptolémée y fit élever un temple qui, par sa grandeur et sa structure, fut trouvé digne du nom d'Alexandre : il y déposa le corps, et accompagna ce dernier devoir de sacrifice et de jeux funèbres.

FAITS DIVERS.

On lit dans une correspondance d'Alger adressée au *Toulonnais* :

On raconte une singulière histoire. Dans la dernière expédition du maréchal, un de nos chasseurs trouva, près de la tente d'une tribu que Pon saccageait, un sac assez volumineux. Sans se soucier du contenu du sac, il le plaça sur la croupe de son cheval ; mais comme le sac était très pesant, le chasseur ne put aisément l'assujétir. A son grand étonnement, une voix humaine fit entendre un cri. Le sac fut ouvert, et on aperçut une femme de 16 à 17 ans et une valise dont on évanea le contenu à 10 ou 12 mille francs. Le soldat plaça la femme prisonnière sur les prolonges et garda pour lui et ses camarades la somme trouvée dans le sac. Il paraît que le propriétaire de la jeune femme et de l'argent, pressé de fuir, n'avait écouté que l'instinct de sa conservation et avait abandonné ce que l'Arabe a de plus cher au monde, sa femme et son trésor.

Courrier des Etats-Unis.

—Le *Herald*, après avoir annoncé que le prince Albert, accompagné de la reine et de la duchesse de Kent, est allé patiner sur le lac de Frogmore, ajoute :

On prétend que le prince Albert ayant demandé à lord Melbourne s'il voulait l'accompagner à Frogmore pour prendre, pendant une heure ou deux, l'exercice des patins, le noble vicomte aurait répondu : "Altesse royale, je me suis trouvé, depuis quelque temps, sur un terrain si glissant, dans Downing-Street, que, fatigué d'affaires si dé-

licates, je désire prendre un peu de repos. Votre altesse royale voudra bien m'excuser.—*Id.*

—On lit ce qui suit dans le *Soren-Gomez*, journal du comté de Galles :

Il y a en ce moment à Clydey une jeune femme de 21 ans qui est affligée d'une maladie fort extraordinaire. Depuis une année, elle ressemble à un cadavre pendant plus de vingt trois heures par jour ; seulement à dix heures précises du soir, elle sort de sa léthargie, cause avec sa famille pendant environ vingt minutes, puis elle retombe dans le même état d'insensibilité complète, et elle y reste jusqu'au lendemain à la même heure. Au moment où elle se réveille, elle croise ses bras et ses mains au-dessus de sa tête et fait craquer leurs os ; puis, dix minutes après, elle recouvre l'usage de toutes ses facultés. Pendant ses vingt minutes de vie journalière, elle ne mange et ne boit presque rien ; les vingt minutes expirées, elle se rendort de la même manière qu'elle s'est réveillée.—*Id.*

NOUVELLE-ORLÉANS.—Il y a quelques mois, est mort, à la Nouvelle-Orléans, un vieux célibataire nommé N. Girod, que nous croyons français d'origine, et qui possédait une fortune colossale. Mais son amour de l'économie était aussi prodigieux que sa fortune. Possesseur de nombreuses maisons, on le vit plus d'une fois en raccommoder lui-même les toits. Il habitait un galetas curieux de désordre et de malpropreté. Il avait dressé, d'une façon permanente, son couvert dans le tiroir d'une vieille table, et quand on le surprenait à l'heure de son repas solitaire, il faisait rentrer vivement le tiroir dans la table pour cacher aux yeux son menu peu ragoûtant. Du reste, c'était un honnête homme qui avait honorablement gagné sa fortune.

Il ne laissait que des héritiers fort éloignés et presque inconnus. Ses meubles ayant été vendus à l'encan par les préposés à la succession, un Orléanais acheta un vieux bureau. En fouillant dans ce bureau, il trouva une foule de petits papiers dont le premier était ainsi conçu :—

Bon à M. le maire de la ville de la Nouvelle-Orléans, au règlement de ma succession, pour la somme de cent mille piastres, pour être appropriée à la construction d'un édifice, portant le nom de N. Girod, dans la paroisse d'Orléans, pour y recevoir et venir au secours des orphelins français habitant l'état de la Louisiane.

Nouvelle-Orléans, 23 décembre 1837.

\$100,000	N. Girod.	\$100,000
-----------	-----------	-----------

Les autres contenaient de pareils bons pour la somme de 600,000 dollars, dont \$100,000 sont légués à une dame veuve Bouvard, de Bordeaux, et le reste à des personnes particulières pour lesquelles ç'a été une fortune aussi bonne qu'inattendue.—*Id.*

MR. ALEXANDRE.—Lundi prochain, comme on le verra par les annonces, le public de Québec aura la bonne fortune de voir ce célèbre artiste, unique en son genre, qui a fait les délices des plus brillants auditoires d'Europe. Nous croirions faire injure aux habitants de cette ville si nous en disions davantage pour les exciter à se rendre à la représentation de lundi. Non, certes, il n'ont pas besoin des stimulants ordinaires de la presse pour courir en foule applaudir le célèbre artiste si intimement lié à M. Vattemare, le bienfateur de l'humanité entière.—*Canada.*

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. V. DE LORNE,

QUÉBEC, RUE ST. JEAN, NO. 18.

THEATRE ROYAL.

Se rendant aux pressantes sollicitations de nombreux amis,

MONSIEUR ALEXANDRE
A L'HONNEUR D'ANNONCER QU'IL DONNERA

LUNDI, 15 FEVRIER,

UNE REPRESENTATION DES

RUSSES

DE

NICOLAS.

Pièce écrite par **MONTEPIERRE** spécialement pour *Monsieur Alexandre*, et dans laquelle il déploiera ses talents mimiques, d'illusions vocales, et de transformations, (genre de spectacle dont il est l'inventeur), et qui lui méritèrent les applaudissements du public de toutes les grandes villes d'Europe et d'Amérique.

MONSIEUR ALEXANDRE (*absolument seul*) paraîtra dans
Sept Roles Differents.

Les portes ouvertes à Sept heures et demi. On commencera à Huit heures. Prix des places : Loges 5s. ; Parterre et galerie 2s 6d.

On peut se procurer des Billets au Bureau de location du Théâtre qui sera ouvert LUNDI, DE MIDI A TROIS HEURES.

Québec, 13 Février, 1841.